Document généré le 4 août 2025 07:00

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Le critique impénitent

Denis Saint-Jacques

Numéro 8, novembre 1977

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40498ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Saint-Jacques, D. (1977). Le critique impénitent. *Lettres québécoises*, (8), 25–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

y croie, qu'on se désâme littéralement et littérairement pour l'atteindre. Vous ne semblez pas respecter beaucoup « la parole des prophètes, des illuminés qui ont nom « poètes maudits ». Ce que vous oubliez, ou peut-être ne l'avez-vous jamais su, c'est que toute création, dans la mesure même où elle est création authentique, est essentiellement prophétique. Creuse ça, homme. Mais il vous faut des « garanties » pour croire. Alors prenez une assurance-littérature. Et rabattez-vous sur votre salaire de mini-professionnel. Ou prenez une maîtresse, ça change.

Pendant ce temps, nous continuerons à essayer de « changer qualitativement l'humanité », même et surtout si c'est folie, paranoïa ou je ne sais trop quoi. Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous sommes en route. Nous. Et vous finirez, vous, par suivre. Vous finissez toujours par suivre. C'est votre rôle et vous le jouez bien. (« Dans dix mille ans . . . »)

En terminant, je dois ajouter ceci : il y a longtemps que je crois que l'Université est trop souvent le cimetière de l'intelligence. Alors, je vous prie, ne faites plus rien pour me prouver qu'elle est en train de devenir le dépotoir de l'Esprit.

André Lemelin
20, av. St-Denis, app. 2
Québec 4e

Le critique impénitent

par Denis St-Jacques

Pour ne pas occuper trop d'espace dans les colonnes de la revue, ce dont mon détracteur me saura gré, j'ai abrégé ma chronique de ce que je prends ici à répondre à la lettre que vous venez de lire et dont la violence de ton me touche. Je ne rétorquerai pas dans le même style qui ne me plaît pas et qui dans le domaine des idées n'assure d'échanges que d'émotion, ni non plus par le persiflage qui serait en ce cas très, trop facile.

Essentiellement, ce qui nous sépare mon lecteur et moi, c'est la foi dans le pouvoir de *mise en marche* sociale de la littérature. Je dirai simplement qu'historiquement rien ne l'atteste et que ceux qui y croient en vivent (et en meurent même parfois). Qu'on me montre en quoi quelqu'un qui a de la littérature se distingue socialement des autres hommes, est-il plus juste, bienveillant, perspicace, sage, ce qu'on voudra ? . . . Non, plus littéraire, c'est tout : modeste qualité jusqu'à preuve du contraire. L'emportement de passion, de folie éventuellement, que l'on y mettra, n'y change rien : la littérature n'est pas prophétie ou alors il faudra le démontrer.

Si je n'adhère pas à la littérature comme à une religion, est-ce dire que je la hais pour autant, comme on me l'impute ? Peut-on imaginer une autre relation que celle spéculaire d'amour haine ? Celle par exemple de la curiosité scientifique qui chercherait à comprendre objectivement comment fonctionne un phénomène ? Celle du consommateur qui teste les produits qu'on lui offre pour bien vérifier si la réclame qu'on en fait se justifie ? J'envisage mon rôle dans cette revue comme celui d'un spécialiste à qui l'on demande d'examiner la production dramatique écrite que les éditeurs veulent mettre en marché. Mon parti n'est pas, ne saurait être celui du producteur ; j'essaie d'informer des lecteurs, non de vendre des auteurs. Pourquoi la publicité que génère l'institution littéraire serait-elle moins trompeuse, moins partisane que toute autre ? J'aime bien comprendre ce qu'on veut me faire admirer.

Cela me conduit parfois à poser des questions, à constater des faits que mon contradicteur trouve indignes. Mais les réfute-t-il ? Non, il se voile la face d'horreur. Disons que la réaction me confirme pour le moment dans mes inquiétudes à propos du phénomène Gauvreau. Je ne puis que lui conseiller d'aller voir en librairie à quel prix se vendent les *Oeuvres créatrices complètes*. Ces prophéties valent leur prix de papier et jouent leur rôle dans le marché littéraire. Pourquoi s'en offusquer ? La littérature ne serait-elle que *mise en marche* de nuages ?

Pour le reste, je comprends que mon détracteur a dû avoir des ennuis avec l'université et qu'il n'a pas pris le temps de lire vraiment mon article. Quant à sa mise en marche, elle me paraît bien sectaire, qu'il se rassure, je ne suivrai pas.

Denis Saint-Jacques